

la mécanique

THIERRY CROUZET

du texte

essai



la mécanique du texte

L'AUTEUR

Blogueur, essayiste et romancier, Thierry Crouzet est un auteur inclassable. Il a notamment publié *J'ai débranché*, le récit d'un burn-out numérique, *Érastosthène*, un roman historique futuriste, *Le Geste qui sauve*, l'histoire d'un médecin qui sauve 8 millions de vie chaque année.

Retrouvez-le sur son blog : <http://blog.tcrouzet.com>

Distribution & diffusion : Hachette Livre

© éditions publie.net & Thierry Crouzet
Couverture créée à partir de l'image CC Pink Sherbet Photography
Icône machine à écrire : Freepik
Texte publié sous licence CC-BY-SA-NC
Dépôt légal : 2^e trimestre 2015
ISBN 978-2-37177-413-1
© papier-epub, marque déposée des éditions publie.net

la mécanique

THIERRY CROUZET

du texte

essai



Ce texte est publié sous
licence CC-BY-SA-NC.



Vous êtes encouragé autorisé à :

- **Partager** — copier, distribuer et communiquer ce contenu par tous moyens et sous tous formats
- **Adapter** — remixer, transformer et créer à partir de ce contenu

Selon les conditions suivantes :



Attribution — ce contenu peut être librement utilisé, à condition de l'attribuer à l'auteur en citant son nom et en mentionnant la licence, ainsi que les modifications effectuées.



Pas d'utilisation commerciale — l'usage commercial de tout ou partie de ce contenu n'est pas autorisé.



Partage dans les mêmes conditions — dans le cas où un remix de ce contenu serait effectué, qu'il soit transformé ou qu'il y ait la création d'un nouveau contenu à partir du matériel composant ce dernier, ce nouveau contenu doit être diffusé dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec la même licence.

Retrouvez les détails de la licence sur :

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/fr/>

Bonne lecture, bon partage !

Ce texte est né d'une invitation à parler en public des mutations de l'écrit à l'heure du numérique. Écrivons-nous autrement ? La technique au sens large influence-t-elle la littérature ? De nouveaux outils impliquent-ils des œuvres nouvelles ? Ces œuvres nécessitent-elles à leur tour de nouvelles méthodes de médiation ?



LA MÉCANIQUE DU TEXTE

ÉCRITURE | TECHNOLOGIE | LITTÉRATURE |
NUMÉRIQUE | ÉDITION

p 13	les peintres ont-ils plus de chance que les écrivains ?
p 21	le manuscrit est plus qu'un manuscrit
p 33	écrire en marchant
p 39	quand la mécanique impose les mots
p 49	l'écriture en deux dimensions
p 61	laisser faire la machine
p 71	contre la numérisation du monde
p 79	le Web réinvente le rotulus
p 87	comment les blogueurs ont été éliminés
p 95	l'auteur augmenté
p 107	l'ebook, un non-événement littéraire
p 123	retour au minimalisme
p 133	quand le lecteur devient auteur
p 145	une histoire sans conclusion

I used to be an artist; then I became a poet;
then a writer. Now when asked, I simply
refer to myself as a word processor.

Kenneth Goldsmith, *Theory*, 2015 [1]

[1] « J'avais coutume d'être artiste ; ensuite, je suis devenu poète ; puis écrivain.
Maintenant quand on me demande, je me présente simplement comme un traitement
de texte. »

1



Les peintres ont-ils plus de chance que les écrivains ?

Je suis né en 1963, j'ai appris à écrire à la main, comme bien d'autres hommes et femmes depuis des siècles. À l'école, quand les profs me disaient que j'étais illisible, je répondais que plus tard j'aurais une machine à écrire. Quand ils me disaient que je faisais trop de fautes d'orthographe, je jurais que j'aurais un correcteur, sans imaginer qu'il s'appellerait Antidote [2].

Aujourd'hui, j'ai honte de montrer mes textes manuscrits. J'ai même honte de dédicacer mes livres. Avec leur signature, certains auteurs transforment une page de garde en un chef-d'œuvre, moi je la gâche avec mes ratures mal assurées (et je n'ai pas l'audace d'imiter Philippe Francq qui dédicace les *Largo Winch* à coups de tampon).

[2] Logiciel de correction orthographique et grammaticale édité par Druide.com.
Un must have.

Je suis obligé d'accorder un certain crédit à la graphologie : j'écris aussi salement pour cacher mes fautes. Passer au clavier m'a libéré. Sans ordinateur et sans correcteur orthographique, je n'aurais jamais songé à devenir écrivain. Je suis tributaire d'une technologie, mais je ne souffre pas trop de cette sujétion : elle est sans doute commune à tous les artistes.

Par exemple, le sculpteur commence sa carrière avec la glaise, pétrie avec volupté, avec la joie enfantine du pâte-modeleur. Une fois plus fort, plus musclé, il adopte le burin et le marteau. Il façonne le marbre à la sueur de son corps. Un jour, il découvre la découpe laser. Il porte d'épaisses lunettes rouges. Ses gestes s'affinent et s'assouplissent. Par hasard, il retourne le laser vers le ciel nocturne et trace des traits de lumière qui métamorphosent l'espace et projettent des formes mouvantes sur les murs. Il s'assoit devant un ordinateur. Il modélise, il code, il pilote des installations robotisées, bientôt une imprimante 3D sculpte pour lui, avec une précision dont il n'aurait jamais rêvé durant sa jeunesse. Un seul art, des techniques différentes qui toutes engendrent des œuvres différentes.

Dans les musées, c'est frappant. Les vignettes sous les peintures indiquent aquarelle, huile, gouache, fusain, acrylique, collage... La technique est un élément factuel dont plus personne n'interroge la pertinence. Sans la perspective à ligne de fuite, nous n'aurions pas Piero della Francesca. Sans l'aquarelle et la gouache, nous n'aurions pas les carnets de Delacroix. Sans la photographie, nous n'aurions pas Jacques-Henri Lartigue.

QUAND LA TECHNOLOGIE SE VOIT

J'ai souvent rêvé des œuvres qu'aurait créées un artiste d'une époque avec la technologie d'une autre. Mon ami le réalisateur Benjamin Rassat a coutume de dire que, si Mozart débarquait aujourd'hui, il délaisserait illico le clavecin pour se mettre au Launchpad, ce clavier lumineux où les touches dessinent une sorte de grille de sudoku. Alors ses symphonies ne ressembleraient à rien de connu.

En 1928, Paul Valéry écrit [3] : « [...] l'étonnant accroissement de nos moyens, la souplesse et la précision qu'ils atteignent, les idées et les habitudes qu'ils introduisent nous assurent de changements prochains et très profonds dans l'antique industrie du Beau. [...] Il faut s'attendre à ce que de si grandes nouveautés transforment toute la technique des arts, agissent par là sur l'invention elle-même, aillent peut-être jusqu'à modifier merveilleusement la notion même de l'art. »

Avec l'invention de l'imprimerie, la littérature a été le premier art affecté à grande échelle par ce processus. Comme reproduire les œuvres coûtait bien moins cher qu'avant, on s'est mis à en écrire davantage, et ces nouvelles œuvres, comme nées de la technique même, en tous cas réveillées par elle, ont à leur tour marqué le public. « Vers 1900, les techniques de reproduction ont atteint une qualité qui a non seulement permis de reproduire toutes les œuvres d'art du passé mais aussi de changer profondément leur impact sur le public », écrit Walter Benjamin en 1936 [4].

[3] *La conquête de l'ubiquité*, 1928.

[4] *The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction*, 1936.

« Les instruments [...] ne sont pas de simples objets que l'on peut utiliser mais déterminent déjà, par leur structure et leur fonction, leur utilisation ainsi que le style de nos activités et de notre vie, bref ils nous déterminent », précise le philosophe Günther Anders [5]. Une évidence que seuls ignorent les adorateurs de la technique qui ont la naïveté de croire que la technique, ni bonne ni mauvaise, serait neutre.

Alors pourquoi évoque-t-on si souvent l'influence de la technologie sur les arts plastiques ou la musique et presque jamais sur la littérature ? Les écrivains seraient-ils au-dessus de la mécanique, indifférents aux particularités de leur temps ? Il suffit de les lire pour comprendre le contraire. Il m'a suffi d'écrire, d'abord à la main, puis avec un ordinateur, puis avec une variété d'interfaces numériques pour éprouver, au plus profond de moi-même, que l'outil imprègne ce que nous écrivons et ce que nous lisons, seulement c'est moins apparent, plus discret... Si bien que beaucoup de gens ignorent, ou même nient, l'influence de la technologie sur l'écriture et la lecture.

LES RAISONS DU SILENCE

On pourrait s'attendre à ce que ce déni frappe les lecteurs les moins avertis, mais il est répandu chez de nombreux auteurs, éditeurs et critiques. Ils se refusent à prendre en compte en littérature ce qui est commun dans les autres

[5] Cité par Blaise Mao dans « Les ennemis de la machine », *Usbek et Rica* [readymag.com/usbeketrica].

arts, et même particulièrement prisé par le marché de l'art. Est-ce une attitude défensive consciente ? Je ne crois pas à une théorie du complot, à une lutte organisée entre les anciens et les modernes, ce n'est d'ailleurs pas un problème de génération.

Les raisons de ce silence incombent plutôt à la nature de l'écriture. Que se passe-t-il avec les mots ? Quels sont les freins à la reconnaissance de la technologie en littérature ?

1/ On a écrit exclusivement à la main sur divers supports jusqu'à l'apparition de la machine à écrire. Ainsi les technologies d'écriture ont peu évolué au cours des siècles et on n'a guère pris l'habitude de questionner leur influence.

2/ Depuis l'invention de l'imprimerie, le geste qui donne naissance au texte est invisible. La composition typographique efface le coup de crayon, les liés et déliés de la plume, la police utilisée sur la machine à écrire ou le traitement de texte... Cet effacement implique une perte de mémoire, une mise sous silence de l'atelier de l'écrivain. On ne voit plus ses mains à l'œuvre. La disparition du charnel contribue à idéaliser l'écrit, à renforcer son abstraction, à lui donner une sorte d'intemporalité déconnectée des contingences techniques inhérentes à sa production. C'est un paradoxe parce que le mot « écrire », du latin « scribo », fait directement référence au geste technique de graver tout comme le grec « graphein » [6].

[6] L'idée du geste persiste un temps dans la langue : en latin « écrire à » (*scribere ad aliquem*) évoque moins une relation interpersonnelle dématérialisée que le geste physique de graver un message, soit l'inscrire sur une tablette à transporter pour/en direction de quelqu'un.

3/ Au cours de nos études, on nous apprend à identifier les styles des auteurs sans jamais attirer notre attention sur l'impact de la technologie sur ces styles. Cette grille d'analyse nous fait défaut (et elle peut nous priver d'une partie de notre plaisir – quand je connais la technique d'un peintre, je devine déjà ses intentions).

4/ Pour la plupart des gens, écrire avec un clavier c'est comme écrire avec une machine à écrire, ils ne ressentent pas de rupture (et la plupart des auteurs utilisent leur traitement de texte comme une machine à écrire).

5/ Il suffit de quelques acheteurs pour faire le succès d'un peintre, mais il faut des dizaines de milliers de lecteurs pour qu'un auteur commence à compter. Cette réalité du marché ne pousse pas les auteurs à sortir des sentiers battus et à expérimenter avec la technologie. Il existe une forme de conservatisme littéraire.

Nouveauté, effacement, idéalisation, habitude, normalisation, marchandisation... ces freins empêchent de mesurer l'influence de la technologie, non sur ce dont nous parlons (il y a de toute évidence des ordinateurs et des smartphones dans nos histoires) mais sur la façon dont nous les produisons, les diffusons, les faisons connaître, les apprécions... Cette non-prise de conscience affecte en premier lieu mes contemporains, souvent indifférents à la chose technique pourtant plus que prégnante depuis l'explosion numérique. Je les lis parfois comme si je regardais un film aux voix désynchronisées. Quelque chose ne colle pas, comme s'ils n'étaient pas tout à fait de leur temps.

C'est une impression, un ressenti, avec des conséquences fâcheuses. Les auteurs qui ont fait du Web leur forme n'existent pas encore au regard de la critique et de la

médiation en général (on ne les trouve pas en bibliothèque publique). De même la plupart de ceux qui s'autopublient. On a exclu l'expérimentation du littéraire alors qu'elle devrait, comme dans les autres arts, en être le cœur.

C'est un mal ancien du littéraire. Flaubert s'en plaignait. Il affecte aussi la musique et le cinéma, tous les arts qui, grâce à la reproduction mécanique des œuvres, sont devenus des marchés de masse. Que faire ? On ne va pas abdiquer. On va prendre conscience et tenter d'aller de l'avant. Pour commencer, en nous intéressant à la technologie en littérature, en nous plaçant *Après le livre* comme nous le suggère François Bon, et paradoxalement, en revenant au texte. Comment on le produisait hier et comment on le produit aujourd'hui ? Comment on le lisait et comment on le lit dorénavant ?



Le manuscrit est plus qu'un manuscrit

Quand je compare le look de mes textes manuscrits à ceux des auteurs du passé, je découvre que je suis de la famille de Flaubert ou d'Orwell, qui transforment leurs pages en terrain de bataille, par opposition aux virtuoses de la calligraphie comme Lewis Carroll ou Jorge Luis Borges. Cette lutte évidente entre le noir de l'encre et le blanc du papier suffit à me démontrer qu'il existe quelque chose de spécifique à l'écriture manuscrite tout autant que quelque chose de spécifique aux autres techniques d'écriture.

Quand je saisis un « a » au clavier, je fais quasiment le même geste que pour un « z », lettre voisine, ou même que n'importe quelle autre lettre. « Pour le cerveau, il y a très peu de différences », révèle une étude menée à l'université Paul Sabatier de Toulouse par Marieke Longchamp

et son équipe [7]. En revanche, avec l'écriture manuscrite, chaque lettre exige des tracés propres, des gestes uniques qui sollicitent le corps et l'engagent. J'imagine que cette écriture engendre des variations topologiques plus marquées dans le cerveau, donc que nos styles en sont plus profondément affectés sans qu'il soit possible de tirer des jugements de valeur.

« Je préfère écrire à la main, car je suis trop rapide au clavier : avec la machine à écrire ou l'ordinateur portable, je vais trop vite pour les premiers jets, beaucoup plus vite que je ne le veux vraiment, et, surtout beaucoup plus vite qu'il ne le faut pour écrire quelque chose de vraiment bon, déclare John Irving [8]. Écrire à la main me force à ralentir. Et cela permet de contrôler le style. »

Deux études lui donnent en partie raison. « Les élèves "technologiques" obtiennent de meilleurs résultats en orthographe d'usage, constatent Pascal Grégoire et Thierry Karsenti de l'Université de Montréal [9]. Toutefois, les élèves "traditionnels" sont plus performants en orthographe grammaticale et améliorent davantage la cohérence de leurs textes à travers le temps. » Pour l'équipe de Virginia Berninger de l'université de Washington à Seattle, les enfants forment des phrases plus complexes et des textes plus longs quand ils rédigent à la main [10].

[7] « Écrire à la main : un avantage cérébral », *Cerveau & Psycho*, n°59, octobre 2013.

[8] « Les secrets d'écrivain de John Irving », François Busnel, *L'Express*, 2011.

[9] « Le traitement de texte et la qualité de l'écriture d'élèves québécois du secondaire », Pascal Grégoire, Thierry Karsenti, 2013.

[10] *Op. cit. Cerveau & Psycho*.

UNE AFFAIRE DE MANIE ?

Pour ma part, je sens bien que je ne produis pas la même chose à la main et au clavier, mais je doute que la complexité soit dans un cas supérieure ou inférieure [11]. Il faudrait répéter ces expériences avec des écrivains. Après des années de pratique, ils ne songent plus à leur instrument d'écriture, ils le dominent ou en changent, et ils se portent naturellement vers celui qui les sert le mieux. C'est la conclusion de John Irving. Il a besoin de ralentir et il utilise la technologie qui répond à son objectif. De nombreux auteurs l'imitent.

« Serge Joncour précise qu'il est d'une grande lenteur. Il consigne ses notes à la main sur des cahiers Clairefontaine, mais tape ses livres sur un gros Toshiba qui fait un bruit de char, et qui chauffe comme une turbine, raconte Tatiana de Rosnay [12]. [...] Katherine Pancol rédige ses notes sur des carnets Moleskine : noir pour les personnages (chacun a le sien), rouge pour les généralités. Son plus grand plaisir, c'est quand elle allume son MacBook Air et lance : "Tous en scène ! Étonnez-moi !" [...] Guillaume Musso écrit à la main, sur des carnets, mais aussi sur son ordinateur. [...] Toni Morrison écrit toujours à la main, ce qui lui permet plus facilement de faire des allers-retours dans son texte. Ce n'est qu'une fois le premier jet terminé qu'elle passe à l'ordinateur. Elle se relit alors de nombreuses fois pour corriger son texte. »

[11] Je montrerai plus tard que c'est même le contraire. Plus on travaille avec une métaphore de dimension élevée, plus on peut produire des œuvres complexes.

[12] « Comment écrivent-ils ? », sur le blog *À l'encre russe* [encre russe.com].

Pour eux, l'écriture manuscrite n'est pas antinomique avec l'écriture au clavier, mais ils lui accordent leur préférence pour le geste créatif. À côté de ces hybrides, il existe l'école des puristes du papier ou du clavier.

« Je n'ai jamais écrit à la main, déclare Philippe Djian [13]. Question de distance. Je n'ai pas de distance quand j'écris à la main. Aujourd'hui, j'écris sur ordinateur. Avec une police de caractères bien particulière : New York, évidemment ! Si vous me mettez de l'Helvetica, je suis incapable d'écrire. Vous voyez, jadis je me moquais d'Angelo Rinaldi qui taillait ses crayons, mais c'est du même ordre. On a tous nos petites manies... »

Manies... Nous écrivons avec différents outils parce que l'outil n'est pas neutre. Celui qui convient à l'un ne convient pas à l'autre, parfois pour des raisons opposées.

« Il faut distinguer, en ce qui me concerne, deux stades dans le processus de création, explique Roland Barthes cité par Catherine Violette [14]. Il y a d'abord le moment où le désir s'investit dans la pulsion graphique, aboutissant à un objet calligraphique. Puis il y a le moment critique où ce dernier va se donner aux autres de façon anonyme et collective en se transformant à son tour en objet typographique (et il faut bien le dire : commercial. Cela commence déjà à ce moment-là). En d'autres termes, j'écris tout d'abord le texte entier à la plume. Puis je le reprends d'un bout à l'autre à la machine. »

[13] « Le métier d'écrivain est un travail d'artisan », L'Express, 2010.

[14] « Écriture mécanique, espaces de frappe. Quelques préalables à une sémiologie du dactylogramme », Catherine Violette, 1997.

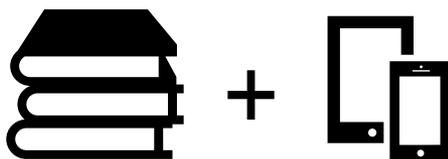
Remerciements

Je n'aurais pas écrit ce texte sans l'invitation d'Éric Durel à parler durant deux jours devant les bibliothécaires de la médiathèque Pierresvives de Montpellier. Merci à Isabelle Sentis et Jean-André Ithier de m'avoir soutenu dans cette expérience, renouvelée à la bibliothèque départementale des Bouches-du-Rhône à l'initiative de Cédric Achard. Merci à Guillaume Vissac pour ses relectures attentives, ses critiques et ses questions. Merci à Danielle Carlès pour ses ultimes corrections. Merci enfin à toute l'équipe de Publie.net pour donner vie à des textes sinon improbables.

toujours plus de
contemporain aux éditions

publie.net





**PROFITEZ DE LA VERSION NUMÉRIQUE,
SANS [AUCUN] FRAIS SUPPLÉMENTAIRE**



Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez publie.net, nous avons choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.

Aussi, profitez de la version numérique de cet ouvrage, sans frais, en vous rendant sur le site : <http://librairie.publie.net> et en ajoutant cet ouvrage à votre panier.

Entrez le code **XXXXXXXX** dans la partie "code promotionnel".

C'est tout !

Profitez des versions multiformat et mises à jour, à vie !

Si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à ce dernier pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne.

AIMONS NOS LIBRAIRIES, SOUTENONS-LES !



Vous possédez une tablette
ou un smartphone ?

Ce QRcode vous simplifie la tâche.

<http://librairie.publie.net/inscription>

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia